

Ces changements ne sont pas tous récents et ont été surtout provoqués par les relations plus ou moins étroites qu'entretiennent les Pygmées avec différentes sociétés d'agriculteurs noirs auxquelles ils se trouvent tous historiquement associés. Cette relation a été perçue et qualifiée de diverses façons selon les analystes, soit de la symbiose à l'esclavage en passant par le clientélisme, l'échange inégal, la dépendance et la tutelle, mais selon l'auteur, qui épouse en cela la thèse de Turnbull, chaque groupe y trouve son avantage.

La partie la plus originale du volume de Seitz est le chapitre traitant des relations entre « Les Pygmées et le souverain sacré ». Selon l'auteur, le principal fondement de la différence sociale et culturelle entre les Pygmées septentrionaux et les Pygmées méridionaux réside dans le fait que les premiers sont en contact avec des sociétés villageoises, non hiérarchisées, alors que les seconds sont imbriqués dans des sociétés « à royauté sacrée ». Dans ces dernières, les Pygmées jouent un rôle particulièrement important auprès de la classe politique en tant que premiers occupants du sol, alliés historiques, guerriers et protecteurs de la royauté, exécuteurs des basses œuvres, danseurs et bouffons de la cour, etc. Ainsi, tout en entretenant des rapports particuliers avec le pouvoir politique qui les protège souvent, ils se trouvent refoulés au bas de l'échelle sociale et exposés au mépris, aux interdits et à l'ostracisme. Selon l'auteur, « l'inégalité est encore plus fortement marquée là où il y a eu également addition d'une classe d'éleveurs de bétail, par exemple dans la région interlacustre, que dans le cas où il n'y avait eu superposition que d'une classe d'agriculteurs » (p. 288).

Finalement, après avoir examiné quelques schémas évolutifs sur les changements qu'ont connus et que connaissent aujourd'hui les groupes pygmées d'Afrique centrale, Seitz discute de leur avenir en pronostiquant leur passage inéluctable à l'agriculture et à la sédentarisation, condition nécessaire de la modification de leur état de dépendance vis-à-vis des « Grands Noirs », de leur intégration dans les nouvelles nations africaines et de la disparition des préjugés raciaux dont ils sont victimes.

*Paul Charest
Département d'anthropologie
Université Laval*

Jean BAUDRILLARD : *L'illusion de la fin ou la grève des événements*, Paris, Éditions Galilée, coll. l'Espace critique, 1992, 171 p.

« [...] s'il n'y a plus de futur, il n'y a plus de fin non plus. Ce n'est donc même pas la fin de l'histoire ». (p. 24)

Dans ce livre, Jean Baudrillard, sceptique, surplombe l'effondrement du bloc communiste, la réunification de l'Allemagne, la Guerre du Golfe et la consommation des valeurs modernes, autour de la question de la fin de l'histoire de l'Occident. Le lecteur y trouve évoquées avec sensibilité et ironie les volitions et les tendances déshumanisantes qui caractérisent la crise sociale secouant notre temps.

Le ralentissement économique mis à part, on a du mal à discerner le baroquisme ambiant de cette fin de siècle. Explosion de la bureaucratie d'État à l'Est, profusion de nuances byzantines à l'Ouest, où la frénésie masque l'apathie, sur fond général de convergence déceptive et conservatrice. Les choses, selon Baudrillard, tournent à l'envers, conduites par cette forme particulière d'action négative qui domine la période contemporaine, les passions, la guerre ou le réel : la dissuasion. La surenchère des événements, dit-il, montre qu'ils n'en sont pas au sens